

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Béchalá'h



FEUILLET HEBDOMADAIRE AU PUIITS DE LA PARACHA

Pour toute remarque,
éclaircissement ou tout
autre sujet il est possible
de nous contacter:
Par téléphone: (718) 484 8 136

ou par Email:
Mail@BeerHaparsha.com

Chaque semaine diffusé gratuitement par mail.

INSCRIVEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI!

En hébreu:

באר הפרשה
subscribe@beerhaparsha.com

En anglais:

Torah Wellsprings
Torah@torahwellsprings.com

En Yiddish:

דער פרשה קוואל
yiddish@derparshakval.com

En Espagnol:

Manantiales de la Torá
info@manantialesdelatorah.com

En Français:

Au Puits de La Paracha
info@aupuitsdelaparacha.com

En Italien:

Le Sorgenti della Torah
info@lesorgentidellatorah.com

En Russe:

Колодец Торы
info@kolodetztory.com



AUX ETATS-UNIS: Mechon Beer Emounah
1630 50th St, Brooklyn NY 11204
718.484.8136

EN ISRAËL: Makhon Beer Emouna
Re'hov Dovev Mecharim 4/2
Jérusalem
Téléphone: 02-688040

Edité par le Makhon Beer Emouna
Tous droits de Reproduciton réservés

La reproduction ou l'impression du feuillet de quelque
manière que ce soit à des fins commerciales ou publicitaires
sans autorisation écrite du Makhon Beer Emouna est
contraire à la Halakha et à la loi.

Au Puits de La Paracha

Béchal'h

Regarder vers le haut : ne compter que sur Hachem

« Lorsque Pharaon renvoya le peuple, Elokim ne leur fit pas prendre le chemin des philistins qui était le plus proche, car Elokim se dit : "De peur qu'ils voient la guerre, et qu'ils retournent en Egypte." Elokim leur fit faire un détour par le désert de la mer Rouge. » (13, 17-18)

Il existe une question bien connue : si le Saint-Béni-Soit-Il voulait éviter qu'ils ne retournent en Egypte, Il aurait pu influencer leur cœur et les renforcer de manière à ce qu'ils ne se ravissent pas et qu'ils ne regrettent rien, même en voyant la guerre. De cette manière, ils n'auraient pas désiré revenir en Egypte. Pourquoi fallait-il leur faire faire un détour ?

Le Kedouchat Yom Tov l'explique en rapportant au préalable ce que le "Bina La Etim" écrit au sujet des versets : « Lorsque tu diras dans ton cœur : "Ces peuples sont plus nombreux que moi, comment pourrais-je les déposséder ?" (...) Ne les crains pas (...) » (Dévarim 7, 17-18) :

« Si tu penses : "Je peux, j'ai la puissance, la force et le nombre de soldats nécessaire avec moi pour déposséder et vaincre ces peuples", alors, tu as vraiment raison de les craindre. Car ce n'est pas par la force que l'homme arrive à vaincre, ni par une armée nombreuse que le roi est sauvé. Mais si tu te dis : "Ces peuples sont plus nombreux que moi, comment pourrais-je les déposséder ?", et que tu reconnais que tu n'as aucun moyen naturel de les vaincre, c'est sur cela que la Torah promet que tu n'as rien à craindre d'eux. Car Hachem te délivrera d'eux miraculeusement et par des voies surnaturelles. »

Car il existe un grand principe : celui qui compte sur lui-même et sur son intelligence, sur ses forces et ses capacités, sur son argent ou d'autres de ses "qualités" ne voit pas de

bénédiction dans ses efforts. Mais, celui qui sait et reconnaît que lui et toutes ses forces ne valent rien, que personne n'est en mesure d'accomplir quoi que ce soit, de grand ou de petit, sans qu'Hachem ne l'ait ordonné et désiré, et qui compte sur l'aide du Saint-Béni-Soit-Il dans chacune de ses entreprises, celui-ci peut être certain que la bénédiction et la réussite ne l'abandonneront pas.

Il en ressort que lorsqu'une épreuve s'abat sur un homme ע"ל, tant qu'il lui semble qu'il existe une porte de sortie suivant des voies naturelles, autrement dit en agissant d'une certaine manière ou en faisant appel à l'aide d'autrui, la délivrance n'est pas encore à sa portée. En effet, il ne compte pas sur le Saint-Béni-Soit-Il, mais sur lui-même... En revanche, au moment précis où toutes les issues lui semblent fermées et tous les espoirs perdus, où il se trouve dans l'obscurité la plus totale, et où tous ont baissé les bras, c'est le moment le plus propice pour la délivrance, s'il sait lever ses yeux vers le Ciel et s'en remettre à Hachem son D., pleinement conscient qu'il n'existe d'autre Roi ni de sauveur que Lui.

Dès lors, la raison pour laquelle le Saint-Béni-Soit-Il dut faire faire un détour aux Bné Israël par le désert s'explique. Il craignit, en effet, que lorsqu'ils passeraient par la terre des philistins et verraient la guerre, ils se disent intérieurement : « Nous avons un moyen d'être sauvés des ennemis par des voies naturelles : en retournant en Egypte ! » Or, ce raisonnement constituait la base même du problème : s'ils avaient pensé être maîtres d'eux-mêmes dans l'éventualité d'une guerre, ils seraient à coup sûr tombés dans les mains de leurs ennemis. C'est pourquoi le Saint-Béni-Soit-Il leur fit faire un détour par le désert, afin qu'ils se rendent bien compte que toute issue par des voies naturelles était fermée. De la sorte, ils lèveraient leurs yeux au Ciel.

Hachem pourrait ainsi les précéder jour et nuit pour les conduire.

Un 'Hassid avait attendu des années pour avoir un enfant et n'avait toujours pas été exaucé. On lui conseilla finalement de se rendre dans un certain pays ; là-bas, lui dit-on, il verrait le salut. Il se rendit chez le Sefat Emet avec une question : « Que le Rav me montre la voie à suivre : dois-je m'y rendre ou non ? Car les dépenses occasionnées sont énormes.

-Tu n'as pas besoin de ce voyage, lui répondit le Rav, reste chez toi et Hachem te viendra en aide. »

Le 'Hassid revint chez lui et transmit à sa femme les paroles du Rabbi, paroles qu'ils acceptèrent pleinement convaincus qu'Hachem leur viendrait effectivement en aide. Un mois passa, puis un deuxième, et ils ne furent toujours pas exaucés. La femme décida de mettre de l'argent de côté, en prélevant du salaire qu'elle gagnait en accomplissant de durs travaux. Elle pourrait ainsi réunir la grosse somme demandée par ces médecins des lointaines contrées. Ainsi fut fait. Elle économisa sou par sou, changea au fur et à mesure les sommes en pièces d'or, qu'elle dissimula dans un vieux poêle qu'ils avaient depuis longtemps cessé d'utiliser.

Une longue période s'écoula ainsi pendant laquelle il emmagasinait en lui-même la Emouna en Hachem et dans les Tsadikim, tandis qu'elle emmagasinait l'argent et les pièces d'or. Un beau jour, la femme sortit de la maison laissant seul son mari qui s'installa pour s'adonner à l'étude de la Torah. Néanmoins, il avait froid et pensa : « Je suis seul à la maison, mieux vaut allumer l'ancien poêle qui est petit, plutôt que le grand que nous utilisons chaque jour. » Il ignorait qu'ainsi, il brûlait de ses propres mains les pièces que son épouse avait mis tant de mal à amasser. Lorsque cette dernière rentra, elle entendit son mari chanter en étudiant. Mais, par ailleurs, elle constata que tout le fruit de ses efforts était parti en fumée. Dès lors, elle décida que, s'il en était ainsi, elle n'avait

d'autre choix que de placer toute sa confiance dans le Saint-Béni-Soit-Il. Elle leva les bras vers le Ciel, et pria avec une foi totale en Hachem et ne s'en remit qu'à Lui. Et de fait, immédiatement après, ils furent exaucés et eurent un enfant. Cette histoire constitue un bel enseignement : **c'est seulement lorsque l'homme prend pleinement conscience qu'il ne peut s'appuyer sur rien d'autre que sur son Père céleste, que la délivrance est proche.**

« Le peuple sortit et ils récoltèrent » : faire des efforts en vue de la subsistance, avec Emouna

« Voici ce qu'ordonne Hachem : "Récoltez-en, chacun suivant ses besoins, un Ômer par tête ; vous en prendrez selon le nombre de personnes qu'un homme a dans sa tente." » (16, 16)

"Vous en prendrez selon le nombre de personnes qu'un homme a dans sa tente. Qu'est-il écrit à ce sujet ? « Ils en récoltèrent, l'un beaucoup, et l'autre peu. Ils le mesurèrent avec un Ômer, et celui qui en avait pris beaucoup n'en eut pas en surplus et celui qui en avait pris peu n'en manqua pas » (16,17-18) : certains en récoltèrent beaucoup et certains **en récoltèrent peu**, et lorsqu'ils rentrèrent chez eux, chacun mesura ce qu'il avait récolté, et il se trouva que celui qui en avait récolté beaucoup n'avait pas plus qu'un Ômer par personne de sa tente, et **celui qui en avait récolté peu n'en trouva pas moins qu'un Ômer par personne**, ce qui constitua un grand miracle." (Rachi)

Dès lors, on est en droit de s'interroger : si même **celui qui en avait pris peu n'en manqua pas**, et que, miraculeusement, sur le peu qu'il avait récolté reposa la bénédiction Divine au point que sa mesure s'éleva à un Ômer, **pourquoi reçurent-ils l'ordre au départ de récolter un Ômer**, et pas seulement un peu ?

C'est que la Torah vient ici nous enseigner des fondements essentiels et indispensables au sujet de la subsistance. Celle-ci repose en effet sur trois points :

1) C'est un décret royal (du Roi des rois ; n.d.t) **selon lequel l'homme est tenu de s'occuper de sa subsistance**, car : « *C'est à la sueur de ton front que tu mangeras du pain* », comme il est dit (Téhilim 104, 23) : « *L'homme sort à ses affaires et à son labeur, jusqu'au soir.* » De ce fait le Saint-Béni-Soit-Il ordonna que les Bné Israël fassent leur part d'efforts personnels (Hichtadloute) en récoltant un Ômer. **2)** Néanmoins, on doit avoir la Emouna que **cette Hichtadloute n'amène en rien le résultat**. Ce qui en constitue la preuve est que même "*celui qui en avait pris peu*", celui qui n'a pas fait la Hichtadloute suffisante, recevait à la fin un Ômer par personne, comme celui qui avait fait tous les efforts personnels requis et qui avait amassé toute la mesure. **3) Une Hichtadloute supplémentaire ne sert à rien**. La preuve : *celui qui en avait pris beaucoup n'en eut pas de surplus*. Il s'avère finalement qu'il avait travaillé et qu'il s'était fatigué en vain.

Le Rav de Rougine rapporte à ce sujet la parabole suivante :

Un pauvre, complètement démuné, errait de ville en ville et arriva une fois à un certain endroit. Il y chercha où rassasier son ventre affamé. Les habitants du lieu lui indiquèrent la maison de quelqu'un connu pour son hospitalité ; là-bas, il pourrait recevoir cordialement de quoi boire, manger et dormir sans rien payer. Le pauvre se rendit donc chez ce maître de maison si "hospitalier".

« En effet, lui dit ce dernier, ici, tu pourras recevoir généreusement à manger et à boire à satiété, autant que tu le désires. Néanmoins, à une condition préalable : que tu accomplisses des travaux ménagers pendant une heure ou deux. Ensuite, tu pourras te rassasier à volonté. »

Après plusieurs heures de travail difficile et éreintant, le malheureux réclama son dû au maître de maison. Celui-ci lui indiqua alors un autre maison, mitoyenne de la sienne, en lui assurant que, là-bas, il recevrait le fruit de son labeur. Et, en effet, il y fut reçu à bras ouverts, avec joie, amabilité. On lui servit abondance de victuailles et de

boissons. Alors qu'il était assis, il entendit les autres convives enthousiastes faire l'éloge du maître de maison qui leur offrait une telle hospitalité, le tout gratuitement, sans rien avoir à payer du tout. En entendant ces mots, le pauvre en question, s'écria en protestant : « Est-ce cela avoir un bon cœur, que de faire travailler comme des esclaves les indigents et de faire après mine de générosité ? Dites-moi où êtes-vous passés et quel travail avez-vous dû faire avant de mériter d'arriver jusqu'ici pour recevoir à boire et à manger ?

-Nous ignorons de quoi tu parles, se défendirent-ils. Qui travaille comme un esclave et pour qui ? »

Finalement, il s'avéra que ce pauvre malheureux s'était trompé de maison et était arrivé chez quelqu'un d'autre qui avait abusé de sa naïveté et de son ignorance. Ce dernier l'avait ainsi fait travailler durement, alors qu'il n'avait rien à se reprocher, et au terme de cet "esclavage", il lui avait tout simplement indiqué la véritable maison hospitalière.

Cette anecdote nous enseigne :

1) Que tout le travail et les efforts de ce pauvre n'eurent nullement pour but d'obtenir sa subsistance, mais furent accomplis pour une tout autre raison. En effet, les autres convives assis à ses côtés reçurent leur part de ce maître de maison si hospitalier, sans aucun travail en contrepartie. **2)** Que la nourriture que ce pauvre reçut n'était pas un paiement pour son travail. En effet, même s'il n'avait pas travaillé pour celui qui l'avait abusé, il aurait reçu la même part.

La morale de cette parabole : **l'homme doit savoir que ce n'est pas la Hichtadloute qui lui amène sa subsistance**, et qu'il travaille uniquement pour exécuter le décret du Roi des rois : « *A la sueur de ton front, tu mangeras ton pain.* » De plus, il doit savoir que sa subsistance n'est pas à la mesure de la Hichtadloute qu'il effectue, ce qui pourrait lui faire penser que plus il travaille, plus il

gagne. Mais, ce qu'il reçoit est ce qui a été décrété par le Ciel, ni plus ni moins !

Plus haut, dans la Parachat Bo, il est écrit que lorsque les Bné Israël sortirent d'Égypte : « *Même des vivres, ils ne se préparèrent pas* » (12, 39), et Rachi de commenter : "C'est pour faire l'éloge d'Israël qui ne dirent pas : 'Comment allons nous partir dans le désert sans vivres ?', mais qui eurent foi et partirent." A priori, c'est très étonnant : qu'en fut-il de l'obligation de faire une Hichtadloute ? Pourquoi ne firent-ils aucun effort personnel pour se nourrir et subvenir à leurs besoins, à savoir, emporter de la nourriture, de l'eau ? La réponse est que, certes, s'ils étaient partis pour « *un trajet de trois jours* » et pas plus, il est certain qu'ils auraient dû prendre avec eux le nécessaire pour la route. Mais, ils partirent sans aucun "programme" leur indiquant la durée de leur séjour dans le désert. Il leur était, de toute façon, impossible d'emporter de quoi survivre toute une vie ou même cinquante ou quarante ans. **Et ils n'avaient d'autre choix que de se reposer sur le Saint-Béni-Soit-Il. Par conséquent, ils étaient exempts de toute Hichtadloute. Il ne leur incombait donc pas de préparer quoi que ce soit.**

Ce qui précède n'est pas simplement un commentaire, mais c'est la voie que la Torah nous montre dans ce domaine, et elle nous concerne en pratique dans notre vie quotidienne.

Dans la grande Yéchiva du 'Hafetz 'Haïm, étudiait un Ba'hour qui attendait déjà depuis longtemps de se marier. Une fois, le 'Hafetz 'Haïm s'enquit auprès de lui de sa situation et le Ba'hour lui avoua qu'il n'acceptait pas de Chidoukh sans un engagement du beau-père de le soutenir pendant cinq années. C'est pourquoi il était toujours célibataire.

« Combien d'années, penses-tu, t'a-t-on accordé à vivre ? », lui demanda le 'Hafetz 'Haïm.

Le Ba'hour trembla en entendant la question et se hâta de répondre en citant le

verset : « *Nos années sont de soixante-dix ans et pour les vaillants, de quatre-vingt ans !* »

« S'il en est ainsi, reprit le 'Hafetz 'Haïm, d'où te parviendra ta subsistance durant toutes ces années ?

- J'ai confiance, lui répondit le Ba'hour, qu'Hachem me viendra en aide !

- Réfléchis à ce que tu dis : si pour cinquante ans (après les cinq premières années), tu as foi et confiance que le Saint-Béni-Soit-Il t'enverra Son aide, comment se fait-il que tu ne comptes pas sur Lui pour les cinq années d'après le mariage ? »

Le 'Hafetz 'Haïm ajouta alors : « **Ce comportement est celui de Dathan et Aviram, qui transgressèrent l'ordre d'Hachem et laissèrent de la manne de côté par crainte qu'il n'en tomberait pas le lendemain. Ils savaient très bien, qu'après cela, ils seraient forcés de compter sur Hachem qui prodigue à chaque créature ce dont elle a besoin. Malgré tout, ils s'inquiétèrent du lendemain !** »

Certains rapportent à ce sujet, une parabole extraite de la Michna concernant la crainte du 'Hametz (Pessa'him 9a) : « **On ne craint pas que** peut-être une taupe l'ait transporté d'une maison à une autre ou d'un endroit à un autre, parce que, sinon, on craindrait également d'une ville à l'autre, **et la chose** (cette crainte) **n'a pas de fin.** » Ce qui signifie que cela n'a pas de sens de craindre quelque chose dont, de toute façon, on ne voit pas la fin, même dans un domaine important comme le 'Hametz à Pessa'h. Il est de même pour la subsistance : là aussi, "la chose n'a pas de fin", car même si l'on s'assure de quoi subvenir à ses besoins pour une semaine, on n'en a pas encore pour tout le mois. Et, lorsque l'on parvient à se l'assurer pour tout le mois, et même pour toute l'année, qu'en sera-t-il des années à venir ? Dès lors, "on ne craint pas" et on ne s'inquiète pas de sa subsistance, mais on se reposera sur Hachem pour nous apporter de quoi vivre chaque jour. **Au lieu de s'inquiéter de quelque chose qui n'a pas de fin, mieux**

vaut se reposer sur Celui qui n'a pas de fin !

Cela doit donner à réfléchir à quiconque a lu la "Paracha de la manne" le mardi de cette semaine (Béchala'h) : **désires-tu sincèrement recevoir du Ciel ta subsistance chaque jour, comme c'était le cas pour la manne, ou désires-tu avoir plusieurs millions sur ton compte en banque ?**

« Car Il est proche » : Hachem est proche de chacun

Le Sefat Emet rapporte les paroles du Midrach à propos du verset : « *Afin de couper la mer Rouge en morceaux* » (Téhilim 136, 13), à savoir : "La mer fut coupée en douze morceaux, un pour chaque tribu", et il pose la question :

« Que cela peut-il nous faire (à savoir : quelle utilité y avait-il à faire un aussi grand miracle) ? C'est seulement pour nous faire savoir que chaque tribu était digne, à elle seule, que la mer se fende pour elle, et plus encore, que **chaque juif est, à lui seul, une raison suffisante de fendre la mer Rouge**. C'est pourquoi il est écrit : « *Tu as, par ta force, mis la mer en miettes* » (Téhilim 74, 13), les miettes faisant allusion au fait **que chaque membre du peuple d'Israël avait une part dans la mer Rouge**. »

Ces paroles empreintes de sainteté constituent un fondement essentiel et important du travail spirituel d'un homme : le Saint-Béni-Soit-Il fend la mer pour chacun en particulier **parce qu'Il a à faire avec**

chacun en particulier (et pas seulement avec le peuple dans son ensemble). **Il aime chacun, désire sa présence et veut sa proximité et son service**. (D'ailleurs, chassons cette pensée inexacte : "Je ne suis qu'un numéro perdu dans la masse et mes actes n'ont aucune valeur.")

Rabbi Yaakov Galinski était très proche du 'Hazon Ich, et ce dernier l'envoyait accomplir de grandes et importantes missions visant le développement du judaïsme à la base ou pour le renforcer. De temps en temps, le 'Hazon Ich écrivait des lettres à Rabbi Yaakov qu'il introduisait par les mots : « En l'honneur de Rav Yaakov ». Une fois, il écrivit : « A mon respectable **ami**, Rabbi Yaakov », et Rabbi Yaakov conserva soigneusement cette missive dans ses trésors secrets. Voici environ vingt-cinq ans, lorsque celui-ci écrivit son testament, il ordonna qu'on l'enterre avec cette lettre, désirant de la sorte que le Tribunal Céleste voie explicitement que ce grand de la génération le considérait comme un "ami". Peut-être que par ce mérite, on serait plus indulgent avec lui. Néanmoins, bien des années plus tard, alors qu'il revenait de la prière du matin, il entra chez lui et déchira la lettre en morceaux, en expliquant : « Aujourd'hui, en priant, j'ai pris conscience de ce que signifiaient les mots : "ידידים העברת" » (« Et tes **amis**, Tu les as fait traverser » dans le cantique de la mer Rouge ; n.d.t), que je suis l'**ami** du Créateur de tous les mondes. Dès lors, que me vaut-il de me parer de l'amitié d'un homme aussi grand soit-il ? »